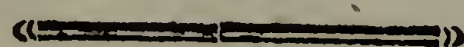
LE ROI D'YVETOT A LA REINE DE HONGRIE,

TENANT SA COUR PLÉNIERE

AUX HALLES DE PARIS.

A PARIS,

Chez DEBRAY, Libraire, au Palais Royal, ſous les arcades de bois, n°. 254.



1789.



LE ROI D'YVETOT A LA REINE DE HONGRIE, TENANT SA COUR PLÉNIERE AUX HALLES DE PARIS.

BELLE Reine & chere Souveraine de mon cœur, ce n'eſt pas ſans douleur que le Roi d'Yvetot, votre amant, &, j'oſe l'eſpérer, bientôt votre heureux époux, a appris les troubles qui ont agité & qui agitent encore vos Etats: J'ai ſu les complots criminels de vos ennemis, l'inſurrection vigoureuſe de vos peuples, les ſupplices de quelques factieux puiſſans, & ſur-tout ce courage, cette prudence qui vous ont ſi dignement caractériſée dans une criſe auſſi violente. Quel Prince ne s'empreſſeroit, belle Reine, à vous rendre le tribut d'admiration que vous méritez; ſouffrez qu'à ce tri-

but ſi légitime, je joigne celui de mon amour. Le Roi d'Yvetot vous eſt dévoué pour la vie; heureux s'il lui eſt permis de ſe flatter d'un retour favorable de ſa Princeſſe; car, il faut bien que je l'avoue, vos beaux yeux m'ont rendu le plus amoureux, comme le plus fou des Rois.

Et quelle Souveraine dans le monde pourrois-je vous préférer ? Les Impératrices même qui font le plus de bruit, ne ſont vos égales ni en beauté, ni en puiſſance. Ont-elles cette vivacité de couleur qui peint ſi bien l'énergie de votre ame? cette dignité d'embonpoint, qui, dans un jour de gala, développe l'heureuſe union de la force & des graces, & commande ſi puiſſamment le reſpect & l'amour. Comme vous régnez ſur vos Sujets ! Avec quelle complaiſance ils exécutent vos volontés ! Vous parlez, & vos ordres ſont remplis. Pendant qu'il n'eſt pas en Europe de Prince qui ne trouve ſes Sujets plus ou moins rebelles, les vôtres au contraire ſouvent ont prévenu vos déſirs. La lanterne fatale éclaire les derniers momens d'un traître, avant même que vous ayez prononcé. O divine Reine, à combien de titres vous feriez la plus redou-

table, ſi vous n'étiez la plus douce, comme la plus aimable des Reines !

Auſſi naïve que belle, votre candeur ne ſait rien déguiſer. La glace qui vous repréſente votre charmante figure, vos deux joues pleines & animées; cette glace, dis-je, n'eſt pas plus fidele à vous repréſenter tant de jolis appas, que votre cœur à nous tranſmettre ſes émotions. Si vous êtes en colere, on voit clairement que vous êtes en colere: une voix fortement ſonore, une tête ſuperbe, des yeux bien étincelans, un rouge vif, coupé par des veines plus marquées, des muſcles plus gonflés; une gorge magnifique, reine, pour ainſi dire, de tous les charmes de votre perſonne, & deux bras nerveux, fortement appuyés ſur deux hanches fermes. C'eſt ainſi, belle Reine, que, dociles à la Nature, vos regards, vos geſtes, votre voix, vos mouvemens ſont les interpretes non équivoques de votre courroux; & c'eſt alors que vos Sujets, frappés d'un ſon terrible, accourent, & ſe pénétrant de l'ardeur qui vous meut, l'air retentit de leurs cris; les rues ſont inondées de leur foule; elle s'augmente, ſe preſſe, comme la vague s'amoncele & preſſe ſur la vague. Votre or-

gâne tonne ſur leurs ſens, comme le tonnerre ſur les nues. Les coupables ſont conſternés ; ils vous voient, ils vous entendent, ils ont vécu. O Reine, que votre colere eſt terrible, & qui pourra s'y ſouſtraire, quand vous voudrez la faire éclater ?

Mais auſſi quel heureux contraſte le ciel mit dans votre ſein ! Son image dans la tempête, vous l'êtes encore dans les beaux jours. Le calme revient ſur les flots, la ſérénité rentre dans votre cœur ; c'eſt alors qu'il eſt doux de voir votre joie s'épanouir dans toute ſa franchiſe ; elle reſpire dans chacun de vos traits. Vos regards s'animent d'un feu pur & vif ; le rire, en ſa fraîcheur, parcourt, comme un éclair, tous les jolis contours de votre belle & grande bouche ; ce que la Nature a mis de plus doux, de plus eſtimable dans le cœur de l'homme, ſe retrouve dans le vôtre. Généreuſe, humaine, ſenſible, vous êtes tout ce que ſont les plus grands perſonnages, & vous l'êtes ſans prétentions, ſans vanité, même ſans intérêt. Adorable Reine, qui ne vous aimeroit toujours, ſi, toujours fidele à cette bonté ſi franche, vous pouviez vaincre cette irraſcibilité qui me fait trembler quelquefois pour

mon amour. Naturellement bonne, & sans réfléxion, ne pourriez-vous aussi, avec un peu de réflexion, n'être jamais colere? Certes, il faudroit vous idolâtrer!

Que je vous dise la vérité, puisque vous êtes si digne de l'entendre! Vous avez dû être horriblement offensée des complots atroces formés contre vos Sujets & contre vous. Certes, vous avez dû frémir, quand le jour s'est répandu sur leurs abominables attentats. Quelle nuit affreuse les cruels destinoient à ma Reine! Sans doute quelques-uns des coupables ont justement subi leur destinée sanglante. Mais vous dirai-je, ô ma Princesse, quelque scélérats qu'ils aient été, qu'il y a dans une mort trop douce encore pour des infames, des circonstances cependant qui ont navré mon cœur? Ne croyez-vous pas que l'idée d'un peuple qui fait les fonctions de bourreau, ne révolte un peu l'imagination?

N'est-ce pas un tant soit peu manquer à cette dignité que se doit un Peuple-Roi? Quel spectacle pour vos beaux yeux, que celui des vengeances exercées sur des cadavres mis en lambeaux? vous les considérez comme

autant d'outrages à l'humanité, & vous ſavez qu'un peuple s'avilit, quand la vengeance le pouſſe à ces excès. Si ce n'eſt pas ſe rapprocher de la barbarie, dites-moi, belle Reine, vous dont le cœur n'eſt point fait pour la cruauté, que penſez-vous que ſoient ces danſes qu'on dit s'être avancées avec des fleurs, & au ſon des inſtrumens, juſqu'aux lieux où l'on portoit en triomphe les miſérables reſtes de ces deux ſcélérats. Vous avez, en gémiſſant, détourné vos regards de ces fêtes, plus dignes d'un peuple ſauvage que d'un peuple policé; & c'eſt dans cette occaſion que vous vous êtes montrée digne de tous mes hommages.

Je n'oublierai jamais avec quelle nobleſſe vous avez répondu à la confiance que des citoyens diſtingués ont dû mettre en vous (car il n'y a rien de bon qui ne puiſſe entrer dans votre cœur, comme il n'y a rien de beau qui puiſſe être étranger à votre belle ame. Vous avez donc vu ce protecteur de la liberté d'un autre hémiſphere, vous aſſocier à ſes nobles travaux, pour la maintenir dans celui-ci? Ma Reine s'eſt encore vue honorée des ſentimens d'eſtime de tout un Diſtrict. Je n'en ſuis pas

ſurpris ; ma Reine ſeule vaut tout un Diſtrict.

Que n'ai-je pu moi-même partager vos ſoins, quand, tout entiere aux fonctions qui vous ont été confiées, vous avez rendu le calme aux eſprits trop agités! Vous avez dit aux enfans qui s'attroupoient dans les rues : « *Si je vous* .... », & les enfans, trop sûrs de ne pas échapper à votre ſévérité, ont obéi. Vous avez dit aux filles & femmes, » Que, dans les calamités publiques, le » moyen d'échapper à la famine, étoit le tra- » vail ». Docile à vos conſeils; la troupe nombreuſe a diſparu, les maiſons, vides de citoyens, ſe ſont repeuplées; & les clameurs ſont devenues moins fréquentes au dehors. Vous avez dit aux hommes : « Nous avons » pendu des traîtres ; attendons qu'il en repa- » roiſſe, pour recommencer » ; & les hommes, dans cette eſpérance, ont revu leurs ateliers. Cependant, ſuivie d'un nombre de Vierges, vous avez porté vos offrandes à Sainte Genevieve; les bouquets dont vous avez paré ſes ſaintes reliques, les chants que vous lui avez adreſſés, ont paru la toucher; le calme a reparu pendant trois jours. Mais, ſoit que des

mains profanes eussent touché à ces fleurs, ou que, parmi les Vierges qui chantoient les cantiques, une seule peut-être n'eût pas mérité un nom si beau (hélas! on sait que dans Rome le feu sacré s'éteignoit quand nne Vestale cessoit de l'être), on a vu tout à coup les alarmes se renouveler, le désordre s'étendre des Halles & de Saint-Antoine à la Ville; on a vu la lanterne fameuse attendre sa victime, des Magistrats consternés supplier vainement un peuple furieux; sourd à la pitié, sans respect pour ses Chefs, il demandoit à grands cris le sang de l'innocence soupçonnée. On a vu des Bouchers altérés de ce sang, les bras tendus, le visage féroce & menaçant, guider ce peuple, l'égarer, le pousser vers le meurtre, & faire un crime à la Fayette de ses prieres pour un malheureux; la Fayette, dont la grandeur éclatoit jusques dans son abaissement. Enfin cent bouches d'airain, prêtes à tonner, à peine ont pu faire rentrer ces forcenés dans le devoir, tant la multitude une fois égarée, est rebelle aux lois de la Nature & de la Société.

Cependant, ma chere Reine, il est temps que nous sortions des horreurs de l'anarchie.

La paix nous eſt devenue néceſſaire. Je ſais qu'elle ne peut ſe concilier avec la crainte, & que le peuple, qui s'eſt vu accablé tout à la fois de la peur & de la faim, a bien acquis le triſte droit de ſe défier & de ſe venger. Mais c'eſt à vous, ma Reine qu'il convient de diriger cette crainte & cette vengeance; il vous eſt facile de régler ces deux paſſions, de les ſoumettre à l'ordre public, ainſi que toutes les autres; ſervez-vous même de l'eſpérance, qui a tant de pouvoir ſur les eſprits. Cette eſpérance n'eſt pas illuſoire; elle eſt ſous votre main.

Faites voir au peuple alarmé les moiſſons abondantes qui couvrent la France; dites-leur: « Les moiſſons, pour cette fois, vous appartiennent; les traîtres ne pourront les vendre » à l'étranger, puiſque les lois que font vos » Députés, y ont pourvu; que d'ailleurs vous » avez toutes les forces entre les mains, & » que vos ennemis ont diſparu ». Rien ne diſpoſe à calmer les eſprits, à les rendre doux & traitables, même généreux, comme l'eſpérance prochaine d'un bien-être aſſuré, ſur-tout ſi vous parlez à des François. Vous les connoiſſez, ma Reine; ils ont un fonds de ſublimité

dans le cœur, qui répare en un jour les malheurs de dix années; dites-leur donc : « Tous » les blés qui couvrent la France, c'eſt vous » qui les mangerez. Tous ceux qui les ven- » doient à l'étranger, ou qui les enfouiſſoient, » ſont dans la conſternation, ſe dérobant au » ſupplice qui les attend, ou traînant leur » opprobre loin d'une patrie qui les rejette. » Vous n'avez donc plus à craindre la faim; » elle ſeule vous a fait démentir un ſeul mo- » ment ce grand caractere de ſenſibilité que » vous a donné la Nature. Il vous faut donc » redevenir bons, humains, & généreux, puiſ- » que c'eſt là, pour ainſi dire, l'inſtinct qui » vous diſtingue de tous les autres peu- » ples ».

Mais comme on ne guérit pas aiſément de la peur, quand une fois on a eu bien peur, je crois, ma chere Reine, que vous pouvez, avec bien de l'avantage, faire la revue de toutes vos forces. Quand le peuple verra ſes Milices Bourgeoiſes monter dans le Royaume à près d'un million d'hommes; que les Régimens ſont dans ſes intérêts; qu'il y a tout au plus dans le parti oppoſé, je ne dis point les bras, mais les vœux de quelques milliers de

Soldats Allemands, qui, même à présent, sont sans Colonel & sans Général, il faudroit être bien poltron, pour se livrer encore à une peur imaginaire. Ce ne seroit plus être François, ni Parisien. Croyez qu'ils seront rassurés, quand cette inspection de leurs forces leur aura montré tout le néant de leurs ennemis.

Mais comme, dans une armée, il faut des sentinelles, crainte de surprise, montrez au peuple quelles sont aussi les siennes. Une Assemblée Nationale pour les lois de tout le Royaume, une Municipalité dans chaque Ville, & des Districts qui sont autant d'Argus qui par-tout, pour le bien commun, tiennent des millions d'yeux ouverts : comment les ennemis pourroient-ils reparoître, sans être vus, sans être pris, sans être livrés ?

Je crois que c'est à eux qu'appartient désormais la peur, comme la générosité & la clémence doivent à présent appartenir au peuple françois, comme l'amour qu'inspire ma belle Reine, doit être, jusqu'à son dernier

moment, l'heureux partage de celui qui ne peut vivre & mourir que par elle & pour elle.

Le Roi D'YVETOT.
